
" Transmutation d'un espace virtuel : le mythe de " l'e-révolution" en Tunisie"

Khouloud BEN MOHAMED GHERBI et Nada BEN AMOR
Université de Carthage– Tunis– Tunisie

Résumé :

Faute de pouvoir s'appropriier les espaces censés être publics, c'est en s'appropriant les réseaux sociaux au plus fort de la répression et plus particulièrement facebook, que les tunisiens ont trouvé un vecteur de circulation de l'information singulièrement efficace. Un événement qui aurait pu rester localisé et passer inaperçu a été transformé en un fait national, en un épisode international. En effet, c'est un geste de désespoir, une auto-immolation qui a ouvert la voie à d'autres images encore plus traumatisantes de répression de manifestations donnant lieu à un partage dans la douleur et dans la peur. Pendant que les télévisions nationales se muraient dans leur mutisme, facebook avec ses deux millions de comptes tunisiens a même pris le pas sur les bloggeurs et cyber-activistes. Plus qu'une simple plateforme d'échange d'informations il a joué un rôle primordial dans la mobilisation sociale avant pendant et après la révolution. Il a même été un espace cathartique virtuel à plusieurs occasions notamment lors des assassinats politiques qu'a connue la Tunisie. Cet espace virtuel qui, souvent, s'est substitué au réel à nous en faire oublier les limites de l'un et de l'autre. Cet espace qui a été investi pour une cause commune sans tenir compte des frontières géographiques, cet espace qui après avoir été rassembleur et fédérateur s'est transformé en une arène qui cristallise toutes les discordes, cet espace qui a aussi été un vecteur de contagion rapide à d'autres contrées comme la Lybie et l'Egypte n'est en fin de compte qu'une manifestation de la redéfinition des frontières matérielles, individuelles, sociales et culturelles. Serions-nous face à un mythe de troisième de genre nouveau ?

Mots-clés : révolution tunisienne – facebook – espace virtuel – méthode cathartique – mythe.

Cela va bientôt faire 4 ans que la Tunisie a vécu sa « révolution ». L'histoire aura retenu comme point de départ de ce soulèvement un suicide par immolation sur une place publique dans le sud-ouest de la Tunisie. Comment dès lors ne pas être transporté quelques millénaires en arrière et ne pas faire le lien avec un autre suicide par le feu dont la légende dit qu'il fonda Carthage : celui de la mythique Elyssa, la reine Didon. C'est dans ce voyage dans l'histoire et dans cet aller-retour dans le temps que nous vous proposons d'embarquer à la recherche d'une piste, d'une réponse d'un éclairage. Nous vous invitons à vous demander, comme nous, si la refondation de notre pays n'appelle pas à la construction d'un nouveau mythe. Nous en sommes arrivé à cette réflexion car les mythes que nous allons voir contribuent de façon déterminante à façonner une nation et forger le destin commun de sa population.

À l'origine *Mythos* désignait un énoncé considéré comme vrai, le mythe est toutefois devenu dans le langage courant synonyme de fable ou d'illusion. L'antiquité nous dit comme le dit qu'il n'y a pas de *Logos* de parole juste sans *Mythos* suggérant un ordre de réalité entre réel et imaginaire pour mieux assouvir la mémoire collective. Les arts, la Philosophie et la psychanalyse se sont largement intéressés à ces histoires universelles pour tenter démêler les nœuds serrés de notre psyché. Un mythe constitue un conte appliqué c'est-à-dire la narration offrant du sens à notre vie dans une société donnée et expliquant le monde dans lequel nous vivons. Contrairement au conte de fée le mythe centre dans la réalité, il utilise des mots propres à la fois de lieux et de personnes sous forme d'un contexte historique précis changeant son contexte et son application qui font qu'un récit soit mythologique. L'application de tout mythe nous interroge : qui sommes-nous ? Que cherchons-nous ? Que désirons-nous ? Que voulons-nous ? C'est ainsi que le mythe se décline en plusieurs variantes aux différentes fonctions, les mythes cosmiques racontent la création de l'univers, les mythes naturels cherchent à expliquer les éléments de la nature, les mythes religieux fournissent une explication

par le commentaire des rites ou du service divin. Les mythes historiques apportent une explication à l'histoire et à l'organisation des sociétés notamment des rétablissements des systèmes politiques : monarchie, tyrannie ou démocratie, il permet l'identification de l'individu à sa communauté et offre au peuple une conscience d'eux même en leur enseignant leur histoire et leur géographie. D'où les ancêtres venaient-ils ? Comment ont-ils constitué une nation ? C'est sur ces sujets que les mythes fondateurs nous apportent un éclairage particulièrement intéressant. Depuis l'apparition des premières cités entre le 4^{ème} et 3^{ème} millénaire avant Jésus-Christ des mythes racontent la fondation de certaines d'entre elles tels que : Babylone, Rome, Athènes ou Carthage.

D'une manière générale chaque peuple comme chaque individu a besoin de dire ses origines, les mythes de fondation présentent 2 types de récits :

1/ le récit dit autochtonique du grec *auto-khthôn* celui qui est né de la terre même ou

2/ le récit allochtonique du grec *allo-khthôn* celui qui est né d'une autre terre et venu d'ailleurs.

Le second type est celui qui nous intéresse ici, il nous propose des récits de colonisation d'exode : on est propriétaire d'un territoire à la suite d'un colon accompagné d'un groupe qui -sur un ordre divin ou celui d'un oracle- s'est emparé de ce territoire promis. Ces récits militaristes ou guerriers, trouvent souvent leur origine dans une situation d'oppression qui pousse au départ.

C'est à cette catégorie de récit qu'appartient d'évidence le mythe fondateur de Carthage.

Les Berbères furent les premiers habitants de la Tunisie. Leur présence remonte au paléolithique, période durant laquelle plusieurs populations sont venues s'installer (provenant essentiellement de l'Afrique orientale et de la péninsule Ibérique).

Mais c'est surtout l'avènement des phéniciens venus fonder la légendaire cité de Carthage qui bouleversa à jamais l'histoire de la Tunisie. Selon la légende, ce serait la reine Elyssa Didon, sœur du roi de Tyr Pygmalion, qui fonda la cité, avec l'aide quelques colons et de guerriers, vers le milieu du 8ème siècle (En 814 av. J-C). Elle est la fille de Bélos et l'épouse d'Acherbas grand prêtre du dieu Melqart et en même temps son oncle maternel. Son frère Pygmalion qui succéda à son père n'hésita pas à tuer son beau-frère pour s'emparer de ses richesses.

Elyssa craignant de subir le même sort et pour éviter une guerre civile s'enfuit de sa terre mère avec ses partisans. Après un long voyage, qui valut à l'héroïne le surnom de Didon en latin l'errante, elle atteignait les côtes de la Tunisie actuelle 814 avant Jésus christ où elle décida de s'installer. A cet effet elle détourna les coutumes locales qui interdisaient aux étrangers l'acquisition de terrains dépassant la superficie d'une peau de bœuf qu'elle découpa en lanières extrêmement fines. Cette ruse lui permit l'achat d'un espace plus étendu que prévu : ce qui explique peut-être le nom donné à la colline de Carthage : Byrsa désigne en grec une peau d'animal traitée. Ainsi, fut fondée Qarthadasht (Carthage) ville neuve en langue Phénicienne. Le roi de Libyens, Hiarbas, ébloui par la beauté et l'intelligence de la princesse, voulut l'épouser. Plutôt que d'être infidèle à son mari et au risque d'exposer de représailles la cité et son peuple, elle organisa une cérémonie expiatoire et monta elle-même sur le bûcher qu'elle avait allumé et se jeta dans le feu. Ce geste lui valut d'être honorée comme divinité. Ce geste a permis la survie d'une Carthage indépendante.

Voilà le mythe fondateur

Mais que nous dit le mythe et comment a-t-il façonné notre histoire ?

Fantar⁽¹⁾ souligne la singularité de ce mythe, tous les héros de la méditerranée sont des héros fondateurs à l'exception de Carthage qui contrairement aux autres cités méditerranéennes, n'est fondé ni par un Dieu ni par un héros mais par une femme, elle est le fruit d'un projet féminin.

Ce qui fait la grandeur de Didon est sa grande sagesse préventive pour prévenir une guerre civile, son ingéniosité qui lui fit obtenir pacifiquement une portion de terre et surtout le sacrifice de sa vie au profit de sa nouvelle patrie. Elle rompt définitivement avec sa cité d'origine et adopte l'identité de cette terre d'accueil : Carthage. La cité se dota d'une constitution qui la rendit célèbre. Aristote en parle dans son livre « la politique », ce dernier présente les trois gouvernements de Carthage (suites aux 3 guerres puniques) comme un modèle de constitution mixte équilibrée et présentant les meilleures caractéristiques des régimes politiques en mêlant des systèmes monarchiques, aristocratique : les sénats et démocratique : l'assemblée du peuple. Le peuple ne désignait que 2 députés par an et le sénat comportait 300 membres élus parmi les nobles les plus riches de la ville auquel revenait le dernier mot. Ces trois gouvernements selon Aristote sont supérieurs à tous les gouvernements connus jusqu'alors dont la constitution se distinguait par sa sagesse expliquant ainsi que malgré le faible pouvoir qu'on accorde au peuple il n'y a jamais eu de changement de gouvernement, ni émeutes ni tyrans ! Cette loi fondamentale témoignerait de l'ancienneté de la tradition étatique. Mais nous avons moins conscience de l'impact majeur du mythe fondateur sur l'histoire ultérieure de la Tunisie.

L'impact majeur du mythe fondateur sur l'histoire actuelle de la Tunisie :

Le mythe de la reine Didon sera alors un présage pour la Tunisie. Tout le long des siècles qui ont suivi, une même singularité a fondé ce qui a longtemps été qualifié d'« exception tunisienne » opposant la grandeur de son histoire à l'exiguïté de sa géographie.

Depuis Carthage, la Tunisie ne cessera plus d'absorber ses envahisseurs successifs. Elle continuera d'être gouvernée par des étrangers pour des siècles durant. Les derniers en date étant les colons qui n'ont quitté le pays qu'en 1956. Pour pouvoir accéder à l'indépendance, la majorité des tunisiens ne sera jamais

associée à la gouvernance et, bien désolément, ne bénéficiera pas des mêmes privilèges en fonction de son rang et statut social, en fonction de sa région, en fonction de son allégeance, en fin de compte en fonction de son appartenance de quelque type qu'elle soit. C'est dans ce climat d'inégalités et d'injustices qui ne cessait de s'amplifier entre 2008 et 2010 qu'une étincelle jaillit et embrasa le pays avant de se propager dans le monde arabe et d'être médiatisée dans le reste du monde. Cette médiatisation a pu se faire grâce à des vidéos amateurs faites avec des téléphones portables et partagées sur les réseaux sociaux car les chaînes nationales se sont murées dans un assourdissant silence sur ce qui se passait et les chaînes étrangères étaient depuis quelques années déjà interdites d'avoir des reporters en territoire tunisien.

Lorsqu'on se penche sur la révolution tunisienne, le rôle d'Internet reste incontestablement sujet à plusieurs débats et à polémique. C'est dans ce sens que Bouzouita oppose deux positions extrêmes : les partisans de la « cyber-révolution », appelée aussi « révolution 2.0 » et ceux convaincus qu'Internet n'a joué qu'un rôle infime dans les soulèvements populaires arabes (Bouzouita, 2011). Toutefois, les « cyber-utopistes » et les « cyber-conservateurs » s'accordent sur le rôle majeur qu'a joué internet et plus particulièrement Facebook dans le contournement du blackout. Les premiers voudraient ainsi faire volontairement ou inconsciemment du rôle des réseaux sociaux un mythe en allant jusqu'à qualifier les révolutions arabes, et à leur tête la révolution tunisienne d'e-révolution.

C'est dans la même logique que s'inscrivent les deux prises de position par rapport au statut de Mohamed Bouazizi. En effet, S'il n'y a pas d'accord absolu sur la fait que Bouazizi est à l'origine de la révolution, tout le monde s'accorde par ailleurs sur le fait que son geste désespéré a mis le feu au poudre dans la mesure où il a lancé un mouvement massif de contestation. Mouvement qui n'aurait certainement pas pu voir le jour si cet acte déjà public n'avait été relayé par les blogs et surtout par les réseaux sociaux. La « mythification » joue alors à deux

niveaux celui du héros et celui de l'outil qui a fait de Bouazizi un personnage mythique.

Au-delà de l'immolation, l'histoire aura voulu qu'à des milliers de siècles de différence, Didon et Bouazizi aient provoqué de façon plus ou moins directe l'instauration d'un nouveau Régime, un régime plus égalitaire, plus respectueux des libertés une démocratie naissante. En ce qui concerne Elyssa, rapporté par Belkhodja et selon Fantar⁽²⁾, il apparaît de plus en plus probable que la première République de l'histoire de l'humanité soit née à Carthage.

- 1) La légende de la fondation elle-même est basée sur un rejet du système monarchique (fuite d'Elyssa à cause de son frère qui a accaparé le pouvoir).
- 2) Elyssa n'a pas laissé de successeur, obligeant ainsi l'élite à choisir un dirigeant et très probablement recourir à un vote.
- 3) Le commentaire d'Aristote sur la constitution Carthaginoise démontre que celle-ci a ses logiques propres et n'a rien à voir avec les constitutions des cités grecques.
- 4) La République Carthaginoise était très élaborée et ses institutions copiées dans une grande partie de la méditerranée.

Quant à Bouazizi il en est tout autrement mais dans une logique de parallélisme qui tient au fait que suite à son geste,

- 1) Internet s'est fait le vecteur d'une mobilisation qui a transformé l'espace virtuel en un espace public partagé au-delà des appartenances sociales et politiques.
 - 2) la chute du régime en place a conduit bon gré mal gré à une démocratie naissante mettant en place une Assemblée Nationale Constituante fruit des urnes.
 - 3) Cette ANC, par sa nouvelle Constitution a conduit à la deuxième République. 4)
- Il est à ne pas négliger l'effet de contagion de l'instrumentalisation d'Internet à d'autres pays qui ont tenté, avec plus ou moins de ressemblance et de succès, de déclencher ce que certains appellent une « e-révolution » formant ce que d'autres

appellent « le printemps arabe » comme pour exprimer la possible mondialisation des révolutions.

Mais y-a-t-il place de nos jours pour de nouveaux mythes?

Ainsi, plus que la narration du mythe, c'est son réinvestissement qui nous importe ici et donc sa mythification ; voire plus encore : comment un nouveau mythe s'est-il imposé de nos jours et comment son protagoniste a usé des manières de faire de ses ancêtres ?

Nous tenons à préciser ce qui est entendu par mythification. Ce terme est forgé à partir de «mythe» qui signifie, dans son acception la plus large, «légende, affabulation» mais surtout «représentation idéalisée» (Dumas, 1989). Ainsi, un objet ou un personnage sont mythifiés dès lors qu'ils sont embellis et grandis par l'imaginaire collectif. Ce qui est propre à leur conférer un caractère irréel, et à les hisser dans la sphère de l'inaccessible. Et du coup, il nous semble permis de supposer que la démythification consisterait à emprunter le chemin inverse, c'est-à-dire à désacraliser le mythe, et à réduire toute distance qui nous en sépare en l'humanisant et en le faisant déchoir vers le domaine du trivial.

Qu'est ce qui matérialise le réinvestissement d'un mythe ou la création d'un mythe des temps modernes. Est-ce la spécificité de Bouazizi qui a permis de donner un nom, un visage à une figure qu'on pourrait façonner à l'image du héros qu'on s'invente ? Est-ce la spécificité de la mobilisation nationale à travers internet qui a conduit à une révolution, à la chute d'un régime et à une démocratie naissante alors que dans d'autres pays contaminés le résultat n'a pas pris ce cheminement ? Quoi qu'il en soit, le facteur déclenchant, les personnages, les moyens d'action et le dénouement n'ont rien à envier au caractère dramaturgique de certains mythes mais nous ne pouvons pas dire de même par rapport au caractère poétique de beaucoup d'entre eux.

L'espace public ayant longtemps confisqué aux Tunisiens par l'ancien régime, le cyberspace a permis un premier passage du non-dit à l'expression de la pensée, des sentiments. Cet espace a représenté le premier pas pour s'entraîner à former une société dans laquelle il faut adopter des codes, assimiler et reproduire des pratiques communes et respecter règles de « cyberconduite » (le tweet, le lien, le billet, le tag, le « I like »...). (Lecompte, 2011)

Ce qui est singulier c'est que ce même espace social virtuel à effet contaminant et se prêtant particulièrement à la propagation de contenus à forte charge émotionnelle a mythifié Bouazizi dans un premier temps et s'est amusé à le démythifier quelques mois plus tard. Il en a fait un héros incontesté élevé au rang de martyr de la nation très rapidement et pendant un temps pour revenir plus tard sur son statut héroïque et même sur son statut de martyr vu que la religion musulmane interdit le suicide, les suicidés n'y ayant même pas droit aux cimetières. Internet qui a mobilisé le tunisien du village le plus excentré de la Tunisie à la ville la plus au nord du Canada, lui par contre n'a pas vu son rôle mis en cause. Ce qui est contesté c'est l'ampleur du rôle qu'il a joué. Mais résistera-t-il aux théories qui veulent que la révolution tunisienne n'en soit pas réellement une mais juste le fruit de manipulations géopolitiques dont les ficelles seraient tirées par de bien lointains pays ? Ce qui est évident c'est que la mythification et la démythification semblent prendre moins de temps que par le passé et que le mythe moderne est beaucoup plus éphémère que les mythes "millénairement" vieux.

En effet, si nous oublions nos propres héros et héroïnes c'est parce que la mythologie nous offre une réponse possible aux grandes interrogations humaines sous la forme d'une légende aspirante où les vérités ici sont plus marquantes qu'une théorie et les conditions me semblent aujourd'hui réunies pour que s'élabore un autre mythe fondateur. Quatre années se sont quasiment écoulées depuis, et l'image du jeune suicidé est déjà oubliée comme celle de son passage à l'acte et la légende ne retient plus que la révolte contre l'oppression d'un jeune tunisien

anonyme représentant des centaines de millions de ses congénères auxquels leur diplôme supérieur ne sujette pas à ouvrir l'accès au travail et à la dignité.

Ce nouveau chapitre écrit en lettres de feu fut entendu dans tous les pays, car à notre avis il présidait à une refondation de la nation tunisienne soudée dans toutes ses composantes autour du désir de démocratie, d'égalité, de justice sociale, de solidarité ; il exprimait le désarroi d'un peuple trop longtemps marginalisé dans son propre pays.

En effet le mythe est cette fois autochtonique et parle à tous les tunisiens. Comment pourrait-il en être autrement avec la symbolique de cet acte dans lequel, comme le souligne si bien Rita El Khayat, "il y a la volonté de marquer l'imaginaire de l'autre. Cela provoque chez ceux qui y assistent ou en entendent parler un processus horrifique"⁽³⁾. Le suicide ayant tendance à provoquer la culpabilité chez les survivants les plus proches, le cas de l'immolation avec son caractère public désigne en soi la société comme responsable. Et le lieu choisi n'ayant généralement rien d'anodin il désigne le principal coupable. Bouazizi s'est suicidé devant le siège du gouvernorat. La suite des événements n'est plus à relater : quatre gouvernements provisoires, une élection démocratique et transparente, un gouvernement consensuel de technocrates fruit d'une négociation du quartet qui a mené le dialogue national et l'organisation des deuxièmes élections. Tout cela en l'espace d'à peine quatre ans.

Il est à relever que cette fois-ci le mythe met en scène un homme comme pour donner un sens étymologique à la patrie celui d'un grand projet de la civilisation disait Freud : lorsque l'humanité se décida à adopter en plus du témoin du sens celui de la conclusion logique et à passer du matriarcat au patriarcat, la femme n'en ai pas pour autant absente même si la légende lui fait jouer le mauvais rôle, elle est en effet, au centre du drame. C'est dire que seul un couple peut donner la vie car si la mère est unie à l'enfant au nom de la nature c'est au père ou plutôt au nom du père en s'introduisant dans la dyade mère fils que

s'énoncera la loi fondamentale qui consacrait la fatalité de la perte et de la séparation. Bien que mettant en scène et héroïsant un homme cette révolution a été très largement attribuée aux spécificités et particularités de la femme tunisienne de son statut et rôle social. Les uns d'une grande majorité de journaux internationaux ont d'ailleurs, au lendemain du 14 janvier mis en avant la présence massive des femmes dans les manifestations.

A la recherche du père fondateur : Si la Tunisie a cru trouver en Bourguiba son père fondateur dans toutes ses acceptions, elle a probablement essayé de voir en Bouazizi un nouveau père fondateur. L'avenir nous dira ce qu'il en est mais quoi qu'il en soit il aura été pour un temps le fils prodigue. Ainsi l'avènement dans un mythe d'un père fondateur permettra nous espérons aux citoyens de ne plus se livrer à des autocrates ou à des gérontocrates. Elle ouvrirait ainsi la voie à l'instauration de la loi c'est-à-dire à un état de droit.

Cette période ayant redonné aux islamistes une seconde chance n'est pas sans nous rappeler le contexte du mythe originel dans les circonstances qui aboutirent à la fuite de Didon on peut y percevoir un conflit entre le palais et le temple entre le temporel et le spirituel aujourd'hui nous dirions entre le politique et le religieux. A défaut de l'éliminer les tunisiens finiront aussi par trouver un moyen d'absorber et de modeler l'islamisme comme elle a assimilée tout au long de son histoire les grandes idées des dynasties étrangères qui se sont succédé sur son territoire.

Ces suicidés très particuliers cherchent à se couper de ce monde violent et injuste. «La peau est notre limite, elle est notre contact avec l'extérieur», précise Rita El Khayat. En la brûlant, on se coupe définitivement de tout. Le feu a aussi une symbolique très forte dans toutes les cultures. C'est l'idée de pureté. Si l'immolation est la dernière flamme de vie et la plus spectaculaire, elle est aussi celle qui purifie. Soi-même et ce monde si laid.

En conclusion le suicide est une pathologie mais une pathologie de l'espoir, l'espoir quelque part de réaliser à travers l'acte une situation de rupture imaginaire

avec ses propres origines l'espoir de renaissance qui libérerait de la filiation originelle. C'est à cet espoir qu'en fin de compte Elyssa sacrifia sa vie. Et c'est pour cet espoir que 3000 ans plus tard Bouazizi s'immola menant, sans le savoir, à une suite d'évènements qui ont arraché la Tunisie à une tyrannie la mettant face à son destin à une nouvelle destinée. En effet comme l'explique bien la psychiatre tunisienne Saida Douki Dedieu «Le suicide est une conduite complexe à mi-chemin d'une pathologie personnelle et d'une pathologie sociale. Mais l'immolation par le feu est celle qui a la plus petite composante personnelle.»⁽⁴⁾.

Pour Bouazizi ainsi que pour Elyssa le feu a brûlé l'espoir pour donner naissance à un mythe. Et en plus le nouveau mythe a fait naître une Tunisie nouvelle qui connaîtrait la même destinée que Carthage dans son rayonnement mais démocratique dans son fonctionnement.

Il ne reste plus aux survivants qu'à être à la hauteur de cet espoir offert dans la douleur.

Notes :

1 – Fantar, M.H. « Elyssa de Carthage : Apports d'un mythe fondateur »:

<http://math.arizona.edu/~dido/presentations/elisa-fantar-francais.pdf>

2 – Belkhodja A. Conférence sur la Célébration de la Culture Carthaginoise Al Huffington Post Maghreb. Août 2014.

3 – Rolley S. Pourquoi s'immole-t-on par le feu ? RFI ; 24 Janvier 2011

4 – "L'immolation est un geste spectaculaire, éminemment politique" : http://www.francetvinfo.fr/societe/l-immolation-est-un-geste-spectaculaire-eminemment-politique_467920.html#xtor=AL-79-%5Barticle%5D

Bibliographie :

- Bouzouita, K. Les coulisses de la révolution Tunisienne : au cœur de la cyber-guerre. Géostratégiques : Turbulences maghrébines ; 32 (3) : 145-161.
- DoukiDedieu, S. (2012). Femme et démocratie. In : GhachemAttia R. Femmes et révolution Tunisie : Editions Beït El Hikma.
- Dumas, C. (1989). Les mythes et leur expression au XIX^{ème} siècle dans le monde hispanique et ibéro-américain. Lille : P.U.L.
- Lecompte, R. (2011). Révolution tunisienne et internet : le rôle des médias sociaux. L'année du Maghreb. Dossier : Sahara en mouvement ; (VII) : 389-418
- Mellah, F. (1988) « Elyssa la reine vagabonde », Paris, Editions du Seuil.